

La terrible chaleur de la mi-journée était tombée. Le vent venu de la mer léchait et rafraîchissait la rive et les maisons du Vieux-Port qui la bordaient. L'heure de la sieste était passée, Marseillais et touristes, qui s'étaient cachés de la canicule, avaient

EVGUENI TKATCHENKO

Toutes les guerres

roman traduit du russe par Joëlle Roche-Parfenov

commencé à quitter leurs abris pour jouir de la fraîcheur. Les terrasses étaient bondées et, autour du port, autochtones et étrangers déambulaient sans se presser en deux flux inverses de couples d'amoureux [...].

ACTES SUD
Extrait de la publication

“LETTRES RUSSES”
série dirigée par Michel Parfenov

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Parce qu’il a choisi le métier des armes à l’époque soviétique, que l’URSS s’écroule et qu’il a lu un jour dans une revue professionnelle un reportage sur la Légion étrangère, Sergueï, un jeune militaire de carrière, décide de venir jusqu’à Marseille s’engager dans ce corps mythique.

Mais même rompu à la discipline et à l’entraînement des troupes d’élite de son pays, l’impétrant devra en passer par une formation – une initiation – qui va lui inculquer de nouveau “l’art de bien souffrir et de bien mourir”. Comme un second apprentissage de la servitude et de la grandeur militaires.

Quand bien même la Légion serait un microcosme hermétiquement clos, ceux qui la composent vivent dans notre monde, ici et maintenant. Et quoi de plus normal qu’un jeune homme tombe amoureux d’une jeune fille, et réciproquement ?

Sauf que l’élue est d’origine algérienne, et qu’on a tort d’oublier que “les histoires d’amour finissent mal en général...”.

On l’aura compris, ce grand roman en partie autobiographique apporte une nouvelle fois la preuve, comme souvent dans la littérature russe, que la plume et l’épée ne sont pas inconciliables.

EVGUENI TKATCHENKO

Evgueni Tkatchenko, né en 1970 à Angarsk, en Sibérie orientale, a d'abord fait ses classes dans la marine avant de devenir parachutiste. En 1992, il s'est rendu en France pour s'engager dans la Légion. Après un passage en ex-Yougoslavie, il a été rendu à la vie civile. Naturalisé français, cadre commercial, il vit actuellement à Nîmes avec sa famille. Toutes les guerres est son premier roman.

Je l'aime à mourir

Paroles et musique de Francis Cabrel

© Warner Chappell Music France, 1979

© Evgueni Tkatchenko, 2014

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02196-2

EVGUENI TKATCHENKO

Toutes les guerres

roman traduit du russe
par Joëlle Roche-Parfenov

ACTES SUD

*Elle a dû faire toutes les guerres
Pour être si forte aujourd'hui
Elle a dû faire toutes les guerres
De la vie, et l'amour aussi.*

FRANCIS CABREL

PROLOGUE

La terrible chaleur de la mi-journée était tombée. Le vent venu de la mer léchait et rafraîchissait la rive et les maisons du Vieux-Port qui la bordaient. L'heure de la sieste était passée, Marseillais et touristes, qui s'étaient cachés de la canicule, avaient commencé à quitter leurs abris pour jouir de la fraîcheur. Les terrasses étaient bondées et, autour du port, autochtones et étrangers déambulaient sans se presser en deux flux inverses de couples d'amoureux, tout jeunes ou très âgés, de personnes avec enfants ou sans. Tous se déplaçaient nonchalamment, à la rencontre de la brise marine, respirant à pleins poumons l'air salé, admirant les yachts, les mâts, les remparts de la basilique qui, un jour, avait défendu cette ville, et la basilique avec, tout en haut, la Vierge dorée aux contours incrustés dans le bleu du ciel.

Sur un des nombreux bancs publics, une femme était assise, tout au bord, seule, le buste penché en avant, prête, d'un instant à l'autre, à bondir, tel un chat guettant un oiseau. De toute sa silhouette, de la courbe de son dos et de son port de tête émanait une impression de grâce et de fierté. Les hommes qui passaient à côté d'elle, jeunes comme moins jeunes, attardaient leurs regards sur elle, certains

ouvertement, d'autres se contentant de la jauger rapidement de la tête aux pieds. Les yeux fixés sur un petit bonhomme courant après les pigeons à travers la forêt de jambes des promeneurs adultes, elle était la seule à ne rien remarquer de tout cela.

Le bambin arborait la tenue d'une équipe de base-ball de New York. De sous sa casquette, ornée des fameux N et Y s'échappaient de courtes boucles couleur de blé mûr. Ses yeux, comme deux petits miroirs, reflétaient le bleu du ciel. Sur sa bonne bouille blanche toute ronde, ses joues, comme des tomates sur la neige, faisaient deux taches rouges.

Cette concentration de couleurs lui donnait l'air d'un enfant choisi pour une publicité. Avec des cris perçants, il poursuivait les pigeons en riant de plaisir à l'idée qu'il allait réussir à en attraper au moins un. À cause de la chaleur, même les oiseaux étaient ralentis, mais chaque fois il s'en fallait de quelques centimètres, ce qui le faisait rire et l'excitait encore plus. La scène était plaisante et les passants souriaient, appréciant le tableau.

Appuyé sur sa canne, un vieil Arabe s'était arrêté, médusé, en arrivant à la hauteur du gamin ; après avoir baisé les doigts de sa main droite, il les posa sur la tête de l'enfant. Était-ce la barbe ou bien la canne qui l'avait effrayé, ou encore simplement la surprise, toujours est-il que le petit bonhomme sursauta et se précipita vers la femme assise, qui s'était aussitôt levée d'un bond, tel un ressort qui se détend. Le bambin se cacha apeuré derrière elle et lui étreignit les jambes de toutes ses maigres forces d'enfant, de sorte que personne ne puisse l'en détacher.

Le vieil homme, dérouté, porta sa main à son cœur.

— Pour l'amour de Dieu, excusez-moi, je ne voulais pas du tout lui faire peur. Chez nous, c'est comme faire un geste de bénédiction pour que l'enfant soit protégé par Allah. Ne vous offensez pas, je vous prie... C'est qu'il est vraiment trop drôle.

— Ce n'est pas grave, répondit la femme en prenant dans ses bras le garçonnet qui enlaça aussitôt son cou en cachant son visage à l'inconnu.

— C'est... — le vieux monsieur barbu laissa le mot en suspens, car la femme était typiquement méditerranéenne, la peau mate, les yeux noir charbon, alors que le gamin dans ses bras avait la blancheur du lait caillé.

— C'est mon fils, dit la femme pour venir à l'aide de l'inconnu.

— Un fameux petit, prenez-en bien soin.

I

Les réacteurs rugirent, accélérant au maximum, l'avion tangua et se mit à filer sur la piste, s'arrachant à l'entrave de la gravitation, plus vite, toujours plus vite, tremblant de tout son corps à cause des à-coups. Une brève secousse, et le fuselage en aluminium arrêta de vibrer. L'oiseau de fer avait coupé le dernier fil qui le reliait à la Terre, à la Patrie, au passé, emportant avec lui humains et destins.

Pour certains, comme les membres de l'équipage, c'était un vol de routine de plus, d'un point géographique à l'autre, pour d'autres un voyage intéressant. Pour Serguéï, c'était, non seulement le vol d'un pays à un autre, mais aussi un voyage dans le temps. Il quittait pour toujours un monde qui n'allait bientôt plus exister et ne subsisterait plus que dans ses souvenirs. Le passé était resté en bas, mêlé à la neige et à la boue d'octobre...

Le grondement assourdi des turbines et le fauteuil confortable berçaient agréablement, amollissaient et incitaient à la somnolence. Il fut pris d'un accès de bâillements. "C'est quoi cette malédiction? s'interrogeait Serguéï, à peine je mets le pied dans un avion que je n'arrive pas à m'empêcher de bâiller."

Avant, il en rendait responsable l'odeur spécifique des avions de l'armée de l'air.

Et chaque fois, ces maudits bâillements, et la somnolence qui lui tombait dessus instantanément interrompue par le hurlement de la sirène qui accompagne le saut des parachutistes.

Mais à bord de ce reluisant IL62, il n'y avait ni odeur d'essence ni camarades qui vomissaient lors des manœuvres antimissiles, ni la stridence du signal qui vous rend prêt à sauter n'importe où et n'importe comment, rien que pour ne plus l'entendre.

“Donc, l'odeur n'y est pour rien”, pensa Serguéï en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Il était profondément concentré sur lui-même et ne remarqua pas qu'en bâillant de toutes ses trente-deux dents (enfin, presque trente-deux), il avait même omis de mettre sa main devant sa bouche pour respecter les convenances.

— Excusez-moi, s'empressa-t-il de dire un peu tard en croisant le regard de son voisin habitué à franchir les frontières et les fuseaux horaires.

— Oh, pas de quoi, pas de quoi, c'est nerveux. Vous ne prenez sans doute pas souvent l'avion ?

— Pas souvent, non, acquiesça Serguéï.

— Vladimir. Appelez-moi Vladimir.

— Serguéï, répondit Serguéï en lui serrant la main. En fait, c'est la première fois de ma vie que je prends l'avion pour Paris.

— Comme je vous envie ! rétorqua Vladimir avec un grand sourire condescendant. Paris ! Moi aussi quand j'ai pris l'avion la première fois avec mon théâtre pour Paris, j'étais vraiment ému. Comme j'aimerais tout ressentir et voir encore une fois avec vos yeux ! Vous allez à Paris pour affaires ou bien comme ça, en vacances ?

— Eh bien, en fait, je vais à Marseille, à Paris je ne fais que passer.

— Ah ah, approuva Vladimir, l'air compréhensif ou bien compatissant. Une fois, alors que j'étais déjà au Bolchoï, j'ai eu l'occasion d'y séjourner en tournée. Mais vous savez, je préfère Paris... Vous allez à Marseille pour affaires?

Serguéï se surprit à penser que ce bonhomme à l'allure dostoïevskienne, sans âge précis, avec son regard insistant et sa dizaine de questions à peine ils avaient fait connaissance, commençait à l'agacer.

— Pour voir la Méditerranée, et du même coup faire la Côte.

— Ah ah, répéta son voisin. La Côte d'Azur! Ce n'est pas Paris, évidemment, mais ce n'est pas rien non plus!

Profitant du point d'exclamation et donc de la pause qui s'ensuivit, Serguéï décida de prendre l'initiative et par là d'éviter les questions.

— C'est bizarre, mais je ne vous ai jamais vu à la télé. D'ailleurs j'aime aussi le cinéma, et toutes sortes de spectacles. Mais vous, je ne me souviens pas, vraiment... bien que j'aie vu aussi les représentations du Bolchoï à la télé. Sauf les ballets, évidemment, je ne suis pas porté sur le ballet, bien que "nous soyons aussi les premiers au monde dans le domaine du ballet"!

Ayant fini de débiter toutes ces âneries, Serguéï observa que le dépit remplaçait l'expression de supériorité sur le visage de "Dostoïevski" – on n'appréciait pas!

— Mais non, voyons, Serguéï, je ne suis pas acteur, je suis décorateur, rétorqua l'homme de théâtre en descendant de son Olympe.

À ce moment, l'avion prit de la hauteur, le tableau vert s'alluma, permettant d'aller librement aux toilettes à ceux dont le décollage avait alourdi la vessie.

Un petit rideau s'entrouvrit et une magnifique représentante d'Aeroflot au sourire de commande poussa devant elle une table roulante chargée de bouteilles multicolores.

Arrivée à la hauteur de Serguéï et fixant sur lui ses yeux insondables du même bleu que son uniforme, elle demanda sournoisement :

— Vous prendrez quelque chose à boire... un alcool ?

Le désir qui envahit Serguéï n'avait rien de comparable au simple désir d'avalier du liquide, et parmi toutes ces bouteilles, il n'en trouva aucune qu'il connût.

— Et un verre d'eau, c'est possible ? demanda-t-il quelque peu timidement, luttant contre l'envie d'entraîner "la stewardesse du nom de Janna*" dans une conversation. Tout était plus agréable que répondre aux questions du décorateur "Dostoïevski" aussi curieux qu'un juge d'instruction.

— Évidemment, c'est possible, répondit "Janna" (et peut-être pas Janna mais *adorée*, ça c'est sûr, et *désirée* en tout cas).

Dans cet "évidemment, c'est possible", elle avait mis tellement de compréhension ! "Je comprends parfaitement : le départ, les adieux, la noce avec les copains, la nuit blanche et d'autres avatars accompagnant le départ en avion normal d'un gars normal." "Mais non, tu ne piges rien, lui répondit Serguéï du

* Allusion à une chanson soviétique très populaire. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

regard. Parce que son air ravagé était le résultat de la frénésie des derniers jours, de la hâte, et aussi du fait que juste avant son départ, il s'était fait dévaliser, on lui avait volé jusqu'au dernier kopeck, on avait cambriolé l'appartement qu'il louait. Par chance, il avait sur lui son passeport avec le visa *ad hoc* et son billet Moscou-Paris. C'était tout ce qui lui était resté des efforts de plusieurs mois qu'il avait fournis pour rassembler des "billets verts", par tous les moyens possibles, licites et illicites, dans sa course après le "rouble américain".

Serguéï n'avait pas honte de tout ce qu'il avait fait – il n'avait rien pris dans la poche de quiconque, il n'avait ruiné personne, il n'avait pas tué non plus. Il pouvait regarder les gens en face. Il se démenait comme des millions d'autres à cette époque dans l'espoir de saisir une chance et d'arracher le paquet, souvent à la limite du légal et de l'illégal. Et voilà, tu l'as dans le baba! La porte à la serrure forcée, les meubles renversés, les choses sans valeur jetées n'importe où. Tout avait disparu de ce qui pouvait avoir le moindre prix, et bien sûr l'argent.

À ce moment, le ciel lui était tombé dessus et, sous son poids, Serguéï s'était laissé glisser le long du mur et s'était retrouvé accroupi, entourant sa tête de ses bras comme s'il se protégeait d'un deuxième coup.

Pas de pensées, pas de larmes, pas de désespoir non plus. Il était juste hébété, tétanisé. On aurait dit que même le globe terrestre avait cessé de tourner à cette minute mais, étant donné que la tragédie personnelle d'un individu n'est rien par rapport à la masse qui se déplace dans le cosmos, personne ne s'en aperçut, à part la victime.

Ayant tâté dans sa poche intérieure le passeport marqué de la faucille et du marteau avec le billet glissé dedans, Serguéï commença à revenir à la réalité qui s'était durant ce laps de temps transformée en triste réalité. "Faisons le compte des cartouches et des blessés : nous avons le billet pour Paris, le passeport et le visa, mais question argent, pas un kopeck, même pas pour prendre l'autobus jusqu'à l'aéroport." Jusqu'à son départ, il restait moins de quarante-huit heures.

Dans les moments difficiles, on s'adresse aux gens qui nous sont proches, les parents le plus souvent. Seulement, les parents de Serguéï se trouvaient à l'autre bout de "la sixième partie du monde émergé". Restaient alors ceux qui ne lui étaient pas apparentés mais l'étaient devenus au cours des années de service vécues en commun.

— Tiens, prends. — Oleg, son "pote de régiment", avait tendu à Serguéï un béret rempli de billets multicolores. — Les copains ont rassemblé ça pour toi. C'est pas beaucoup, mais ça te fera au moins un peu de liquide. Allez, bonne chance hein ! Et fais gaffe, ne déshonore pas le régiment.

Avec cet argent, et aussi avec les vingt dollars que la femme qui l'avait hébergé les derniers jours lui avait sacrifiés de sa poche, Serguéï n'avait acheté que le strict nécessaire pour survivre dans l'Ouest sauvage : trois bouteilles de vodka, un pain Borodino et un fromage en forme de saucisson.

"Eh quoi, à défaut de voyager en première, nous ferons ça en wagon de marchandises."

* Façon soviétique de désigner l'URSS.

Il n'y avait eu personne pour l'accompagner, ni fleurs ni baisers d'adieu, personne pour chanter *Les Adieux de la jeune Slave*, mais l'humidité matinale et l'asphalte détrem pé, et le train de banlieue, plein de monde qui n'arrêtait pas de jurer.

En regardant à travers la fenêtre brouillée du train les champs qui fuyaient loin des wagons, les vers de Lermontov lui étaient revenus en mémoire :

Adieu, Russie crasseuse!

Adieu, pays d'esclaves et de seigneurs...

Sans doute le pauvre avait-il été, lui aussi, assis au bord d'une banquette en bois, regardant à travers une vitre également souillée, et dans son âme, il y avait eu le même vide et la même peur de l'inconnu et de la terre étrangère.

“Ce n'est pas grave, on s'en sortira, s'était dit Serguï à lui-même. Ce n'est pas la première fois...”

Et vous voilà à Chérévétievo 2. L'enregistrement. L'embarquement. La déclaration pour la douane à remplir et diverses autres choses à faire avant de s'envoler. En fait, rien de compliqué, mais quand vous n'avez jamais quitté le pays en avion, que vous n'avez personne pour vous expliquer la marche à suivre et que, tout simplement, vous vous trouvez à Chérévétievo pour la première fois, vous rencontrez certaines difficultés qui vous amènent à vous agiter vainement et à courir d'un bout de l'aéroport à l'autre. Heureusement, il y a des gens pleins de compréhension, prêts à vous indiquer du doigt la bonne direction sans rien demander en échange.

La galopade s'acheva devant la ligne verte – la frontière! À travers la vitre, un enseigne des gardes-frontières regardait Serguéï en face sans ciller. Son visage exprimait une seule chose : la frontière est bouclée!

Sa curiosité concernant la destination de ce brave de quatre-vingt-seize kilos, au crâne rasé, et portant un sac à parachute à moitié vide sur l'épaule, se coula dans la formule officielle :

— But du voyage?

— Euh... eh bien, je veux voir la tour Eiffel, répondit Serguéï.

La frontière hochait la tête et répliqua :

— Vous avez votre retour tel jour à telle heure, je vous conseille de ne pas le rater...

Serguéï fut pris de l'envie de se mettre au garde-à-vous et, portant la main à son crâne nu, de répondre : “À vos ordres, camarade enseigne!” Mais il s'en abstint, approuva simplement de la tête et se dirigea vers l'embarquement. Les derniers mètres sur le sol natal.

Probablement qu'il y avait chez lui quelque chose d'inhabituel, car le garde-frontière debout à l'entrée de l'avion le scruta lui aussi attentivement.

“Vas-y, allez, fais ton devoir! L'« ancien » t'a fait souffrir et t'a commandé d'en faire autant”, lui adressa mentalement Serguéï avant de pénétrer dans l'habitacle vivement éclairé.

— Vous vous trouvez à bord de l'avion d'Aeroflot effectuant le vol...

— Pour moi, par contre, ce sera un Martini, s'il vous plaît, blanc, n'est-ce pas! J'espère que vous en avez du blanc? pérorait son voisin.

— Voici votre verre d'eau et votre Martini, répondit "Janna", en tendant à chacun ce qu'il avait commandé.

— Et je peux vous demander encore une petite bouteille d'eau minérale aussi? ajouta Serguëï. (Et puis aussi... mais non, voyons, juste une eau minérale – mais ceci, il ne le prononça cependant pas.)

— Bien sûr, répondit l'hôtesse, toujours aussi affectueusement en le transperçant du regard. (Bien sûr... une petite eau minérale aussi. Seulement cela, elle non plus ne le dit pas tout haut.)

Quand elle s'éloigna avec son chariot chargé de boissons jamais vues, l'inconnue laissa derrière elle effluves de parfum et autres sensations agréables.

— Eh bien, buvons à notre rencontre! dit "Dostoïevski". Seulement, c'est un peu gênant, avec votre verre d'eau. Vous ne buvez jamais?

— Pratiquement pas, en général.

Il n'allait quand même pas lui raconter qu'on l'invitait régulièrement en tant que témoin aux mariages à cause de sa capacité à absorber une quantité d'alcool phénoménale sans s'écrouler.

— Allez, juste comme ça, pour trinquer au moins!

— D'accord, juste comme ça! Eh bien, faisons connaissance!

Et ils engagèrent la conversation standard de deux inconnus, dont les chemins se sont croisés du fait de leurs sièges voisins dans un avion.

Lorsque le contenu de leurs verres eut disparu, ce qui se produisit assez rapidement, Serguëï proposa à l'artiste de goûter une nouvelle sorte de vodka.

— Je ne propose pas de la boire, c'est juste pour goûter. C'était la première fois que je la voyais, je l'ai prise par curiosité, dit-il à son voisin.

Ce que celui-ci accepta aussitôt (même ceux qui souffrent d'un ulcère sont d'accord, et les abstinents aussi, du moment que c'est offert). Impossible de savoir ce qu'il préférait : le Martini blanc, ou "la blanche", tout simplement !

Cette fois, ils trinquèrent comme il se doit. La vodka était exceptionnelle : elle était douce, elle passait toute seule. Le premier verre répandit sa chaleur dans la poitrine. C'est alors seulement que Serguëï commença à se sentir mieux. Après les deux suivants, son cerveau et son corps se détendirent. Le grondement des moteurs agissait comme un tranquillisant et même son voisin et sa curiosité avaient cessé de l'agacer, c'était un brave type, à tout prendre.

Au moment du dîner, la première bouteille de cette vodka jusqu'alors inconnue se mélangeait déjà à l'eau minérale dans l'estomac des deux passagers qui bavardaient à cœur ouvert. Une seconde bouteille fut également ingurgitée avec le dîner et durant le temps qui le suivit.

Dans cet intervalle, le "théâtreux", qui possédait une beaucoup plus grande expérience de "l'étranger" que lui, raconta à Serguëï pas mal de choses intéressantes et utiles. Au bout de ces quelques heures, il appréciait les "récits de Dostoïevski" à leur juste valeur.

— J'ai beaucoup aimé la façon que tu as de ne pas boire en général, déclara Vladimir sarcastique, en rencontrant du pied les bouteilles vides sous son siège. Tiens, et voilà Paris, indiqua-t-il à Serguëï par le hublot.

En bas, la terre était inondée de lumières. Le spectacle était impressionnant, à vous couper le souffle. Le train d'atterrissage fut sorti et l'avion sembla glisser sur cette couverture lumineuse.

— Voilà, nous sommes arrivés, dit le décorateur.